

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La littérature du Québec en URSS

Irina Kouznétsova

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kouznétsova, I. (1987). La littérature du Québec en URSS. *Lettres québécoises*, (46), 71–72.

LA LITTÉRATURE DU QUÉBEC EN URSS

par Irina Kouznétsova,
traductrice (Moscou)

Spécialiste de littérature d'expression française, Irina Kouznétsova a traduit en russe la plupart des oeuvres d'auteurs du Québec édités en Union soviétique. L'article que nous proposons à l'attention des lecteurs a été spécialement écrit pour Lettres québécoises.

La littérature du Québec n'est connue en URSS que depuis très peu de temps, et pour le moment, il est encore trop tôt pour prédire la place qu'elle prendra dans l'ensemble des créations littéraires occidentales traduites et éditées dans notre pays. Mais d'ores et déjà il est clair que les oeuvres des écrivains québécois suscitent le vif intérêt des Soviétiques.

La rencontre des littératures de diverses expressions est, me semble-t-il, l'un des phénomènes les plus intéressants de la vie culturelle, car la traduction implique nécessairement l'interaction de deux tendances littéraires différentes: nationale et étrangère.

Tantôt en suivant les traditions de la littérature nationale, tantôt en s'écartant de celles-ci, le traducteur cherche à rendre dans les moindres nuances non seulement l'originalité et le style de son auteur, mais aussi la mentalité et la psychologie d'un autre peuple. Si la traduction réussit, le livre prend naissance dans une autre langue. Mais même dans ce cas, son destin peut être différent: trouvera-t-il des lecteurs dans un autre pays, seront-ils nombreux ou non, son succès sera-t-il de courte durée ou en assurera-t-il une réédition? Enfin, quelle résonance suscitera un auteur étranger chez les écrivains qui liront son oeuvre en traduction? Y découvriront-ils des conceptions allant dans le sens de leurs propres recherches? Cela concerne toute oeuvre littéraire transférée, grâce à la traduction, dans le contexte d'un autre pays.

Sur ce plan, la littérature québécoise a eu de la chance. Le temps n'est plus où la plupart des lecteurs soviétiques consi-



Irina Kouznétsova

déraient la littérature canadienne comme étant uniquement d'expression anglaise. Personne ne s'étonne plus en voyant un roman canadien traduit du français. Mieux, l'expérience démontre que de telles oeuvres connaissent généralement un grand succès de librairie.

Aussi, les maisons d'édition soviétiques ne risquent-elles pas de perdre la partie en publiant les oeuvres des auteurs québécois à des tirages assez considérables. Ainsi, il y a quelques années, *Une chaîne dans le parc* d'André Langevin a été tiré à 50 000 exemplaires aux Éditions du Progrès, à Moscou. Il en est de même pour le recueil de nouvelles *Une lampe allumée à midi* paru en 1986 dans une autre maison d'édition moscovite, «Molodaïa gvardia» (La jeune garde).

Ces dernières années, les lecteurs soviétiques ont pu apprécier, dans la tra-

duction russe, le roman *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, un recueil d'oeuvres canadiennes édité en 1985 à Moscou et comprenant *Poussière sur la ville* d'André Langevin et *Manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais, ainsi que quelques oeuvres de langue anglaise.

Des récits d'Yves Thériault, de Gérard Bessette, de Jean-Jules Richard et de Roch Carrier ont constitué d'autres recueils édités en URSS. *La poésie canadienne moderne*, qui a vu le jour à Moscou au début des années 80, permet de se faire une idée assez nette de l'oeuvre d'Alain Grandbois, de Rina Lasnier, d'Anne Hébert et de Roland Giguère. Des périodiques publient également des créations de poètes québécois. Ainsi, la revue *Littérature étrangère* a fait paraître, en 1985, des poèmes de Michel Beaulieu tirés de son livre *Kaléidoscope*. À l'heure

actuelle, les Éditions «Radouga» (Arc-en-ciel) préparent la publication d'un recueil d'oeuvres de dramaturges canadiens qui comprendra notamment des pièces d'auteurs québécois. Des oeuvres de Jacques Ferron, de Réjean Ducharme et de Michel Tremblay verront prochainement le jour, elles aussi.

Force est de constater que les dernières créations des écrivains canadiens francophones ne sont pas traduites en russe. Les nouveaux livres nous parviennent du Québec avec un retard substantiel, et leur édition prend parfois trop de temps. Mais ces difficultés ne sont pas les seules que connaissent les traducteurs soviétiques. Depuis quelque temps, il nous devient de plus en plus difficile de trouver des oeuvres qui reflètent l'originalité de la littérature canadienne de langue française et qui permettent de re-

connaître à coup sûr, dès les premières pages, un écrivain du Québec. J'ai l'impression que dans les oeuvres écrites ces dernières années, l'esprit spécifique de la littérature québécoise s'est quelque peu estompé. Peut-être fais-je erreur, mais j'estime tout de même que les pionniers de la littérature québécoise s'étaient trouvés dans une situation plus avantageuse que leurs successeurs. Les recherches formelles, engagées ces dernières années dans la poésie et la prose, ont pris le pas sur cette profondeur de la pensée qui donne de la valeur aux oeuvres d'André Langevin, de Marie-Claire Blais et de Gabrielle Roy, classiques non seulement par leur place dans la création littéraire, mais aussi par la pureté de leur style.

Les Soviétiques n'ignorent pas que la littérature québécoise a assimilé les riches

traditions de la littérature française et américaine, ce qui s'explique par l'histoire et la situation géographique du Québec. Mais de nombreux écrivains canadiens ont également subi les influences de la littérature classique russe. Ainsi, selon Madeleine Ouellette-Michalska, qui a récemment visité l'Union soviétique, dans *Poussière sur la ville*, d'André Langevin, on entend les résonances de la philosophie de Dostoïevski, on sent des procédés d'analyse propres à Tolstoï. «Je ne sais pas s'il a subi l'influence directe ou indirecte de ces écrivains ou si cette approche littéraire est inhérente à son talent. De toute façon, cela rend ses livres particulièrement intéressants pour le lecteur russe», estime Madeleine Ouellette-Michalska. □

Une anthologie d'auteurs canadiens traduits en allemand

Erkundungen, 26 kanadische Erzähler, Berlin, Verlag Volk und Welt Berlin, 1986, 352 p.

Les éditions Volk und Welt Berlin, de la République démocratique allemande, viennent de publier une anthologie de la littérature canadienne intitulée *Erkundungen, 26 kanadische Erzähler*. Cette anthologie a été préparée et éditée par Helga Militz et Karla El-Hassan, deux femmes qui semblent apprécier et connaître plutôt bien ce qui s'écrit au Canada, et ce, aussi bien en français qu'en anglais; chose plutôt rare, car ils ne sont pas nombreux les germanophones qui, lorsqu'ils parlent de littérature «canadienne», pensent aussi à jeter un coup d'oeil du côté des écrivains québécois. Et parmi ceux-là, bien peu encore s'intéressent vraiment aux livres québécois et connaissent assez cette littérature pour

en parler sans gêne et donner à d'autres le goût de l'aborder.

Des 26 écrivains présentés dans cette anthologie, 14 sont francophones: on retrouve des textes de Claude Jasmin, André Major, Madeleine Ferron, Gabrielle Roy, Yvette Naubert, Yves Thériault, Suzanne Jacob, Gilles Archambault, André Berthiaume, Gérard Besette, Adrien Thériou, Gaëtan Brulotte, Marie José Thériault et Michel Bélil. Du côté anglophone, on a réuni Leo Simpson, Howard Engel, Matt Cohen, George Bowering, Don Dickenson, Edna Allford, Margaret Atwood, Alden Nowlan, Wayland Drew, W.D. Valgardson, W.P. Kinsella et Douglas Bowie.

Il est intéressant de constater que non seulement les écrivains québécois sont très bien représentés mais que les édi-

teurs n'ont pas hésité, dans la postface, à souligner la spécificité de la littérature québécoise et à lui accorder un peu plus d'espace (et non pas une place particulière, «à part», au sein d'une littérature qui autrement serait uniformément «canadienne»). On explique clairement — au lieu de contourner le problème, comme c'est souvent le cas — pourquoi il est d'une part quasiment impossible de parler de littérature «canadienne» et pourquoi il faut d'autre part parler aussi et largement de littérature «québécoise».

Un aperçu historique allant de 1763 à la loi 101 en passant par le mouvement séparatiste, la révolution tranquille, *Parti pris*, la création des cégeps et la prise du pouvoir par le Parti québécois présente au lecteur germanophone quelques-uns des éléments susceptibles de l'aider à comprendre le contexte dans lequel la littérature québécoise s'est développée. Les éditeurs constatent que la littérature québécoise a finalement très peu à voir avec la culture canadienne et qu'il faut plutôt l'aborder comme une littérature d'expression française à l'intérieur de la francophonie internationale, enracinée dans l'héritage culturel français et en même temps expression d'une culture autonome en Amérique du Nord. Cette façon de considérer la littérature québécoise est tout à fait nouvelle chez les germanophones.

Les écrivains québécois regroupés dans cette anthologie sont présentés comme étant tous des romanciers. Ce qu'on ne